

pas me mettre dans une boîte. J'ai respiré, bon gré, mal gré, l'air de mon temps et de mon pays : j'ai eu tous les défauts de mes contemporains, et je n'ai pas eu leurs mérites. Je ne suis pas vertueux, et je suis inutile... Mon Dieu ! vous nourrissez contre le roi Louis-Philippe une rancune... que je conçois ; vous m'auriez maudit, si j'avais fait mine de rechercher sous son règne l'ombre d'une fonction ou d'un grade... Vous avez triomphé de sa chute... c'est très-bien ! La République, qui vous avait d'abord fait bondir d'allégresse, n'a pas tardé à vous inspirer des sentiments moins favorables ; vous vous êtes réjoui de tous les désagréments qui lui sont arrivés par la suite... C'est refusé ! Quand au régime actuel, jusqu'ici vous lui avez refusé notoirement votre bienveillance... Parfait encore !... Mais pendant tout ce temps-là, moi, qu'est-ce que je suis devenu ? Il fallait bien vivre ! Le sang me bouillait dans les veines... Je ne pouvais pas en verser le trop plein sur quelque champ de bataille ; je ne pouvais pas en calmer l'ardeur par quelque infusion diplomatique... Eh bien, je me jetai dans les coulisses !... Vous ai-je fait assez de peine, ma pauvre mère, dans ces temps de jeunesse ! Vous ai-je causé assez de chagrins, mon Dieu !... Et, pourtant, finalement, avec tout cela, je n'ai pas trop mal tourné. Je pouvais devenir un détestable drôle, dépravé jusqu'aux moelles, et je suis resté un bon enfant, parce qu'après tout j'ai une bonne mère, et que cela maintient toujours un homme ; mais j'ai des ennuis, j'ai des regrets, je ne vous le cache pas... Eh bien, j'ai fini par trouver une sorte de compensation de mes goûts : j'aime la chasse, les chevaux, les beaux bestiaux... j'aurais voulu me retirer à la campagne, pour m'occuper de cela tout à mon aise... Je commence à prendre de l'embonpoint, c'était le moment !... Vous, ma mère, vous ne pouvez pas vous passer de Paris. J'y ai donc gardé le fonds de ma résidence près de vous ; mais, vous le savez, je monte en chemin de fer deux fois la semaine pour aller voir mes faisans et mes bœufs... Voilà donc la situation !... Vous désirez aujourd'hui, par un juste souci de la perpétuité de notre maison, que j'épouse mademoiselle de Guy-Ferrand. Soit ! j'y consens ! Je consens même, ma bonne mère, à en avoir des enfants mâles, qui seront la joie de votre vieillesse et le tourment de la mienne. Mais... ici se place la clause de consolation !... pendant les fréquentes excursions que le duc de Sauves est dans l'usage de faire à la campagne, et qu'il prétend continuer, — dans son intérêt propre et dans celui des espèces chevalines et bovines, — la duchesse douairière s'engage par serment (et on sait que sur l'article serment elle n'entend pas raillerie !), s'engage à faire prendre en patience par la jeune duchesse les absences dudit duc, et à l'entourer en même temps des égards et de la discrète surveillance nécessaires soit au bonheur personnel de la jeune duchesse, soit à la considération, régularité et pureté de la généalogie dudit duc de Sauves, Blanchefort, et autres lieux.

Le mariage avait été conclu sur la foi de ce traité. Mademoiselle de Guy-Ferrand s'était laissé faire duchesse avec la nonchalance un peu mélancolique qui paraissait être dans son caractère. Comme jeune fille elle n'avait pas été remarquée ; mais, une fois en possession de sa corbeille de jeune femme, elle en avait tiré tout un arsenal imprévu avec lequel elle avait conquis tout à coup sa place parmi les étoiles. Sa grâce de miniature formait toujours avec la beauté ample et un peu féodale de son mari un contraste dont celui-ci était le premier à sourire.

— Eh bien, mon fils, lui dit un jour la vieille duchesse faisant allusion à la métamorphose heureuse que le mariage avait opérée dans la personne de sa belle-fille, il me semble que vous n'êtes point tant à plaindre ; c'est ici le contraire du conte de fée où les diamants se changent en noisettes : c'est la noisette qui s'est changée en diamant !

A quoi le duc répondit dans la langue gauloise qu'il affectait, en l'assaisonnant de son accent un peu gras :

— Textuel, ma bonne mère !... Seulement ma femme n'est pas une femme, c'est une fleur ; on ne la possède pas, on la respire !

Il en eut malgré cela deux enfants mâles, conformément à son programme ducal ; mais il ne se montra pas moins fidèle aux autres articles de ses conventions préliminaires, et on le vit reprendre peu à peu son train accoutumé ; il résidait pendant la belle saison à son château de Sauves avec sa femme, la ramenait généreusement tous les hivers à l'hôtel de Sauves, et tandis qu'il consacrait lui-même une ou deux semaines chaque mois à ses loix, à ses haras et à ses étables, il laissait la jeune duchesse goûter les distractions de Paris sous la tutelle, d'ailleurs très-pou tyrannique, de sa belle-mère. Il s'était fait de la sorte une réputation d'excellent mari, et il est certain qu'il y en a de pires.

La duchesse Blanche jouissait depuis quelques années des douceurs tranquilles de cet hymen, qui lui paraissait à elle-même ressembler suffisamment au bonheur, lorsqu'un soir, en entrant chez madame de Guy-Ferrand, sa mère, qui était un peu souffrante, elle eut la surprise d'y voir installé au coin du feu son cousin Raoul de Chalys, qui était arrivé le matin même de Marseille après un long séjour dans le Levant. M. de Chalys, resté orphelin dès son enfance, avait eu pour tuteur le père de Blanche, et après la mort de M. de Guy-Ferrand, il s'était fait un devoir d'entourer sa veuve de soins assidus et d'attentions filiales. Ses relations avec Blanche avaient donc dépassé de beaucoup les limites d'un cousinage ordinaire ; la jeune femme cependant, en le retrouvant après tant d'années, témoigna plus d'étonnement que d'expansion, et prit même pour recevoir son embrassement fraternel une certaine mine de duchesse. Elle lui adressa quelques questions banales et rentra dans un froid silence pendant que sa mère poursuivait avec un empressement amical l'interrogatoire détaillé que l'arrivée de Blanche avait interrompu. Puis madame de Guy-Ferrand se sentit fatiguée et se retira en priant Raoul de tenir compagnie à madame de Sauves jusqu'à ce que sa voiture fût venue la prendre.

La première minute de ce tête-à-tête fut silencieuse et comme embarrassée ; M. de Chalys regardait la jeune duchesse avec un air de curiosité intriguée.

— Ma cousine, dit-il tout à coup, j'ai deux compliments à vous faire : d'abord vous êtes devenue une très-jolie femme, et en second lieu je sais que vous êtes une femme heureuse, et si quelque chose peut me causer un sensible plaisir en ce triste monde, c'est cela.

Blanche leva les yeux sur lui, et il vit que ces yeux étaient couverts d'un voile humide : elle essaya cependant de sourire et de répondre, mais ses lèvres s'agitèrent sans trouver de paroles, et le cœur lui manquant, elle fondit en larmes. Raoul, surpris et incertain, fit un mouvement vers elle ; elle l'arrêta de la main et sortit précipitamment du salon.

Le comte de Chalys demeura un moment comme interdit, les regards attachés sur la porte par où sa cousine Blanche venait de disparaître ; puis joignant les mains :

— Ah ! mon Dieu ! dit-il, qu'est-ce qu'il y a donc ?

Il parut réfléchir, non sans quelque amertume, secoua la tête tristement, et après une pause :

— C'est que... je ne sais que faire ! reprit-il. Faut-il m'en aller ?... Ah ! bien, ma foi, voilà une belle besogne !... Allez donc en Perse !... Ah ! Seigneur, mon Dieu !...

Comme il était dans cette perplexité, la porte se rouvrit, et la jeune duchesse rentra, les yeux fort rouges, mais le visage souriant. Elle lui tendit la main :

— Ce n'est rien, dit-elle gracieusement, excusez-moi... Ne parlez pas encore ; causons !